

Marseille 2018

par Jean-Paul Fargier

Signes des temps : le papier recule. Le papier (monnaie) des subventions, qui permettent d'imprimer de copieux programmes en couleurs, rétrécit d'année en année. L'immatériel triomphe — le programme complet des 31^{ème} Instants Vidéos de Marseille n'est accessible, cette année, que sur le site www.instantsvideo.com. La vie du critique se complique !

J'ai pris des notes (dans le noir), mais je n'arrive pas toujours à les relire, à retrouver les noms, les titres des œuvres. Va falloir que je jongle avec les 83 pages du programme numérisé : feuilleter un livre va plus vite que le parcourir avec un curseur. En revanche, il y a là des images que je vais pouvoir copier/coller en bonne définition, car les photos prises avec mon téléphone, pour être sur le vif, manquent de netteté. Celle-ci par exemple : où, au pied de l'écran, Marc Mercier, en frac et gibus, détaille et déclame les sentences lyriques que lui ont inspirées les œuvres qu'il projette. Opéra de 4 sous, dit-il, ironique sur ses moyens mais sous le parapluie de Brecht. En trois actes.

Somptueux. Ce n'est pas parce que les caisses sont vides qu'il faut renoncer à ce luxe qui n'a pas de prix : celui de l'imagination débridée et de la mise en scène cocasse, celui du brio des mots et du tranchant des phrases. « Nous sommes tous des étrangers indésirables. » « Humains de tous les pays, caressez-vous ! »

En se plaçant sous le double patronage de Mai 68 (50 ans déjà) et d'Ovide et son *Art d'aimer* (2000 ans après, toujours d'actualité), Marc



Mercier et ses comparses ont réussi un joli coup double. Où prend sa source « un festival *manifestif* pour ouvrir les frontières au monde pluriel comme on ouvre ses bras à la singularité (...) Pour les humains qui refusent de consommer de la culture gonflée aux hormones numériques adaptées au goût du marché de l'art. »

En passant seulement une journée à Marseille, j'ai fait une jolie cueillette de bouffées d'air frais et de plantes vivaces. Voici mon bouquet de fleurs



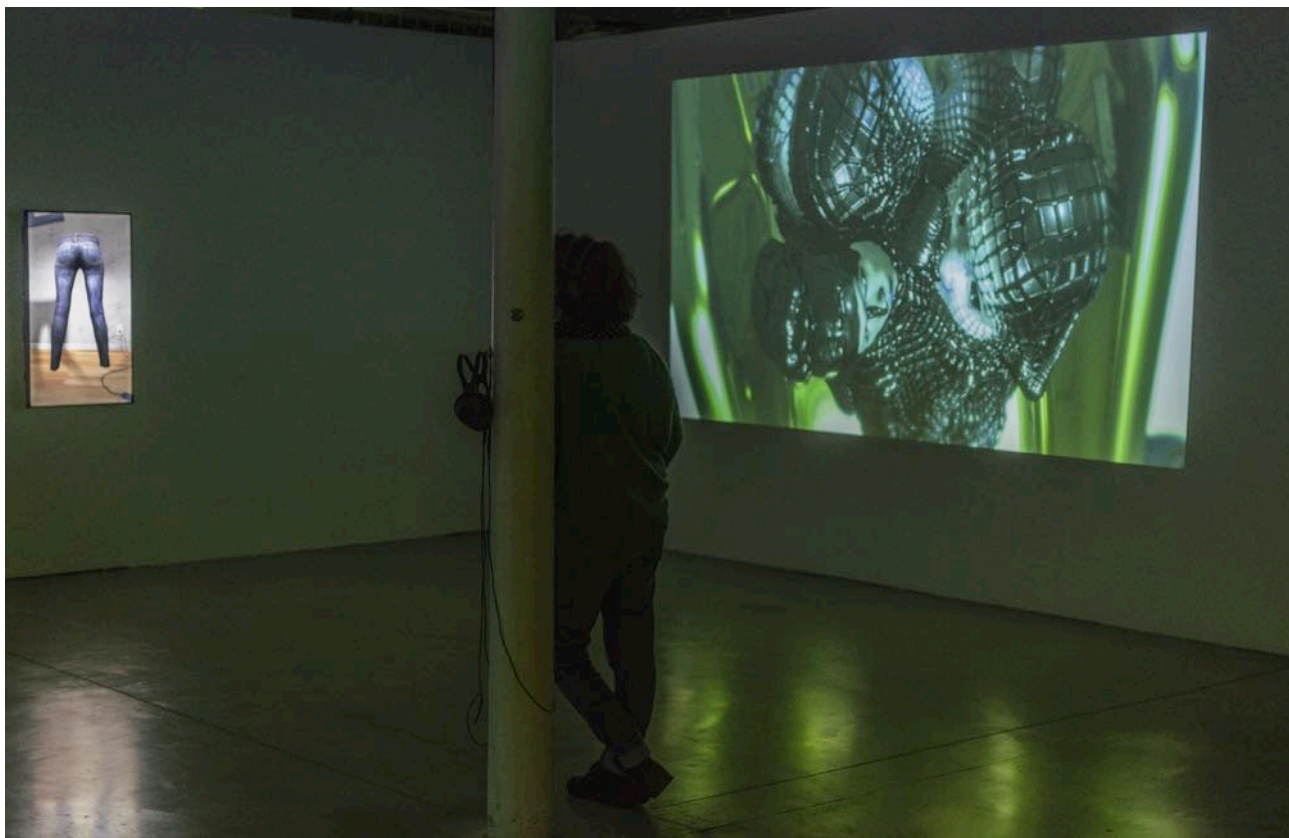
Partenza, 9'22, 2016, Renata Poljak (Croatie) © Photo : Les Instants Vidéo

sauvages. Je ne vais évoquer que les installations, pas les bandes que j'ai vues dans cette courte journée. Pardon à ceux que je vais, du coup, ignorer.

Premier choc, dans la grande salle des installations, ces visages de femmes, en noir et blanc, sur les bords d'une mer, regardant au loin. On dirait du Bergman. Mais ce sont des images composées par une Croate, Renata Poljak. *Partenza* évoque le sort poignant de celles qui restent à terre quand les hommes s'en vont gagner leur vie en partant ailleurs. A ces visages stylisés mais réels, succède une métaphore : des habits flottants entre deux eaux. Pantalons, chemises, foulards, vestes, etc. A la stylisation du Réel, qui nimbe les images de port, de plage, de colline avec vue sur le large, socles des douleurs figées, figeant les corps, répond l'ondulation lente, collective, métaphorique du manque. Où l'espoir d'un retour peut se glisser. Ou pas. Car ces habits déshabités sont peut-être

ceux de migrants qui ne reviendront jamais parce qu'ils ne sont arrivés nulle part. Les migrations d'hier, dans l'échelle du malheur, profilent alors un état relatif de bonheur, quand on les compare aux migrations d'aujourd'hui.

Sur le mur voisin, un autre pantalon vide flotte dans un écran vertical. Concept de quoi ? La réponse est à chercher dans le grand écran voisin où le *blue jean* vide fait une apparition latérale dans un décor fantastique, bourré d'objets flottants qui forment autant d'énigmes. Le mystère s'épaissit. On se penche vers le cartel pour lire le titre de l'œuvre et le nom de l'auteur : [*penthous*] de Yefeng Wang (Chine - USA). Un chinois américain amateur de titres bizarres, entre crochets, bon, le surréalisme n'a plus de limites, ça au moins c'est clair. On avait pensé à Cocteau et au *Sang d'un poète* en voyant sa statue grecque flottante vomir du chocolat par les yeux. Comme une Lee Miller ressuscitée. Mais le plus énigmatique, qui nous oblige à rester deux



[*'penthaus*], 3'54, 2017, Yefeng Wang (Chine - USA) © Photo : Les Instants Vidéo

fois devant ces 3'54 d'images de synthèse pour tenter d'en décoder les symboles, c'est un cochon volant. Rose et sans pattes-arrières. Suppositoire lisse s'ébrouant dans ces intestins numériques comme une bombe à retardement. L'explosion est à lire, plutôt qu'à voir. La notice de l'installation rapporte l'anecdote qui a inspiré le vidéaste : celle d'un poète ivre, du nom de Liu Ling, qui avait l'habitude quand il était bourré comme un coing de se mettre à poil dans sa maison pour crier : « L'univers est ma demeure, et ma demeure est mon caleçon ! » Euréka : quand les caleçons (si doux) sont remplacés par des jeans (si raides) le monde ne tient plus debout. Nous sommes tous des cochons sans pattes. Pas faciles, dans ce cas, les caresses.

Juste à côté, un autre artiste chinois, Qin Tan, expose un délire semblable qu'il (ou elle ?) a intitulé *Post apocalypse dream* (8'23). Des objets divers, des paysages, des mots écrits glissent de

droite à gauche du cadre, enchevêtrés, superposés. Délices de la surimpression multicouches. Inutile de chercher à interpréter, il faut juste se laisser porter, emporter.

Il semble que le fantastique, l'irréel, le surréel soit de retour dans le champ vidéo. Beaucoup d'œuvres vibrent d'images incroyables. Ainsi ce singe, qui se glisse dans le *Host Sapiens* de Mox Mäkelä (Finlande), surgissant d'un miroir. Tandis qu'un canapé en forme de main peuple une improbable demeure. Cocteau à nouveau se rappelle à notre souvenir. Quinze minutes de délires ça ne fait pas une installation, et une fois de plus on est en présence d'artistes qui considèrent que leur œuvre (mono bande, disait-on autrefois) est mieux mise en valeur à être offerte dans un déambulateur, à l'exemple de la mode qui sévit dans les galeries d'art. Mais non. Quand vingt installations coexistent, on papillonne de l'une aux autres, tandis que sur l'écran d'une salle de projection les



White saucer: surveillant eye, 8'56, 2018 © Cheryl Pagurek (Finland)

spectateurs restent vissés à leur siège. Et jubilent. Ou pas. Mais restent là jusqu'à la fin. Remarques valables pour la quasi-totalité des installations montrées ici (comme ailleurs).

Alors passons. Vite, la suite.

Jolie idée de Cheryl Pagurek (Canada) : concentrer le regard dans le cercle d'une assiette blanche, qui prend des allures de soucoupe volante flottant au-dessus de notre Réel, observant notre agitation, les va-et-vient de nos activités urbaines. *White saucer : surveillant eye*. Nous sommes observés en permanence, et pas par des martiens, nous le savons depuis le sidérant *Géant (Der Riese)* de Michaël Klier (qu'est-il devenu ce génie) qui remporta le Grand Prix du premier festival d'art vidéo de Montbéliard en 1984. Les caméras de surveillance ont évolué depuis : il fallait renouveler l'approche. Michaël Klier s'était emparé de leurs images incroyables en les rendant plus incroyables encore à coup de nappes de musiques fictionnelles, Cheryl Pagurek les métamorphose en jouant avec le mot Saucer (et l'objet) qui coagule l'œil du drone et celui d'un Dieu. Le point de

vue zénithal est toujours métaphysique. Ou son contraire : politique.

Restons dans le zénithal : sept corps allongés sur le sol vus d'en haut. Dans *Collective action*, l'iranien Raouf Dashti, figure métonymiquement la cohorte des martyrs du pouvoir religieux qui sévit dans son pays. Le point de vue de Dieu (cinématographique) est le bon angle pour dénoncer politiquement, théâtralement, les méfaits des fous de Dieu. Minute de silence, bravo.

Et les femmes dans ce monde cruel, injuste, apparemment interchangeable ? Elles sont nombreuses, ici, à dire leur révolte, ça leur suffit. Il faut d'abord dire inlassablement ce qui les opprime. L'une, Paryah Vatankhah, enlève et remet son voile inlassablement, dans une boucle qui ne cherche qu'à être débouclée par les insurrections successives que porte une bande son faite des clameurs de manifestations en Iran contre l'absolutisme des ayatollahs. *Women must be beautiful, Women must be hidden* : vite que tombent ces voiles et que vienne le temps des visages libres.



Sensory Gating Undone, 15', 2018 © Majd Al-loush (Syrie - Emirats Arabes Unis)

Même message d'enfermement, venant cette fois d'Arabie Saoudite. Les sunnites ne valent pas mieux que les chiites en matière de liberté des femmes. *Sensory Gating Undone*, de Majd Al-loush, montre une femme enfermée dans un sac poubelle, jeté entre sable et mer. Ballottée par les flots, pour rester en vie sa prisonnière essaie de respirer et même de lire, dit, le texte d'accompagnement consulté. Très fort.

Au Bangladesh, c'est pas mal non plus. *Cut my Tongue and Lips*, clame dans un miroir brisé, qui recueille son image douloureusement, Farhana Islam Tani. Langue coupée, lèvres mutilées, la Femme révoltée ne saurait se taire. Il y a des vidéos cris.

Changeons d'air et de continent, avec Sarah Choo Jing, qui envoie de Singapour trois (vraies) installations. Dont une grandiose.

Wear you all night (4'37, 2017) présente sur deux écrans rapprochés les actions d'un homme et d'une femme dans leur salle de bain respec-

tive. Cela rappelle un peu *Hotel Tapes*, du génial Michael Klier (qu'est-il devenu au fait ce grand artiste ?), qui, après les caméras réelles de Der Riese avait œuvré avec les caméras fictionnelles dont il avait peuplé un hôtel entier, façon Mabuse. Sarah Choo Jing ne va pas aussi loin dans la diversité des simultanés observés, mais rien ne l'empêche de continuer, d'agrandir une autre fois son dispositif. Elle en est capable. À condition de ne pas poursuivre dans la voie de *Consecutive Breath*, 2016, qui se contente d'exposer sur un très grand écran coupé en deux, une multitude de scènes prélevées sans grande originalité dans le métro de Hong Kong. On a vu ça cent fois. Misère de l'underground !

Ce qu'on n'avait jamais vu encore, en revanche, c'est l'espace/temps de son suffocant *Art of Rehearsal*. Déployé.e.s dans l'espace de plusieurs très grands écrans accolés formant un seul espace, de nombreux performers, hommes, femmes, répètent des gestes : dans la rue, sur un toit,



Art of the Rehearsal, 2017, Sarah Choo Jing (Singapore) © Photo : Les Instants Vidéo

dans l'embrasement d'une fenêtre. Ils/elles dansent, passent sous une échelle, marchent, s'assoient, se lèvent : impression de fourmillement. Lumières de la ville, enfilades de rues en perspective, façades habitées. La boucle de gestes est un grand classique de l'art vidéo (de Zbigniew Rybczynski à Cécile Babiolle), elle remonte même à la plus haute antiquité expérimentale : le *Ballet Mécanique* (1924) de Fernand Léger. Et Bill Viola, dans une de ses dernières installations, a multiplié l'aventure répétitive par neuf. Sarah Choo Jing porte encore plus loin l'environnement du spectateur : elle cerne l'espace, non occupé par les grands écrans, en ponctuant les vides d'écrans verticaux où des acteurs, isolés de tout décor, démultiplient encore l'exercice de répétition. On ne sait où donner de la tête, on perd et on gagne à tous les coups d'œil. Un grand livre d'images se substitue au monde, on est entré dans la cathédrale. Amen. C'est trop beau.

Vite, un peu d'air. On descend trois étages plus bas : la Salle des Machines de cette immense usine désaffectée qu'est la Friche de la Belle de

Mai (ancienne Manufacture des Tabacs) abrite, entre la Belle Librairie si riche en livres de Poésie, et le Beau Bar, aux bières locales et gâteaux sublimes, un espace peuplé d'écrans. Où il reste encore quelques découvertes à faire.

Tiens, Lejault. Enfin un nom que je connais, que je n'écris pas pour la première fois (même si je me réjouis de constater un renouvellement incessant du champ de la Vidéo). François Lejault et sa passion des triptyques. Il me semble reconnaître les lieux qu'il nous présente sous le titre : *PSL, l'île bricolée*. Port Saint-Louis, pas la peine d'aller très loin pour trouver de l'inconnu, l'exotique est au bout du chemin qui mène de Marseille au premier port voisin. Filmé sous toutes les coutures, vu sous tous les angles, le port devient une île que la triple répartition de la cueillette rend improbable, bricolée. Trois écrans obligent les images à rimer, à se soustraire plutôt qu'à s'additionner. La vidéo ici plus que jamais est un art du moins. Du négatif constructif.

Aux abords de ce triptyque, deux écrans/murs. Un qui montre justement le surgissement d'un



Interceptor, 4'32, 2018 © Risto-Pekka Blom (Finlande)

mur : *Traversée*, de Jeannie Brie, regarde pousser, comme des fleurs qui éclosent au ralenti, les lames de béton d'un mur qui va clore un large paysage. On pense au mur qui sépare Israël de la Palestine, à celui qui bouche la Hongrie aux migrants, à la frontière cadenassée derrière laquelle Trump enferme l'Amérique. Vivement que le Monde se mette à l'heure de Berlin. L'autre installation, justement, puise ses images en Amérique, il s'agit de *Transitions* d'Aurèle Ferrier : enchaînement de plans en mouvement, avançant toujours en ligne droite, dans des espaces urbains déserts. Comme un travelling infini. La démonstration, qui confine à l'exercice de style, est à la fois vertigineuse et monotone. Elle fascine autant par sa ténacité que par sa vacuité. Mais ce qui saute aux yeux c'est son universalité : comme l'artiste est suisse on se croit d'abord en Suisse, mais vite on s'aperçoit qu'on se trouve partout. L'Amérique et ses paysages urbains sont mondialisés. La Chine aussi.

Pour finir, on remonte les étages et on revoit la vidéo placée à l'entrée du 3^{ème} étage : *Interceptor*. de Risto-Pekka Blom (Finlande). Re création de

l'événement de la place Tian'anmen : un homme seul bloque une colonne de chars. Ici, c'est une colonne de voitures noires luxueuses qui est immobilisée par un manifestant, agitant comme celui de Pékin son dérisoire sac en plastique. Il est d'une redoutable efficacité... jusqu'à ce que les conducteurs perdent patience et l'écartent violemment. Au moment où on écrit, fin novembre (et non quand on a découvert cette œuvre, début novembre), on ne peut s'empêcher de se dire qu'il aurait dû revêtir un gilet jaune, ce gars, pour bloquer mieux ces gens puissants.

Et Marc, plutôt qu'en frac et chapeau claque, en gilet jaune il aurait encore plus d'allure, non ? Pour jouer les maitres-jacques de ce « festival qui ne contient ni colorant, ni coagulant, ni adjuvant, ni adjudant ».

En tous cas, c'est sûr, avec ces Instants Vidéo et ces insurrections des ronds-points, l'année 2018 finit bien.

© Jean-Paul Fargier- Turbulences Vidéo #102